

Ce deuxième volume de la collection « À contretemps » se présente sous la forme d'un recueil d'articles, originaux ou publiés dans diverses revues, accompagnés d'entretiens, d'extraits de livres et de correspondance, le tout jetant une grande diversité d'éclairages sur trois écrivains qui cherchèrent, dans la vie comme dans l'écriture, la liberté, la lucidité et l'intensité.

De ces trois personnalités très différentes, Stig Dagerman est sans doute le plus connu – mais connaît-on bien l'ensemble de ses facettes ? Écrivain précoce, marqué par des émotions trop fortes (l'abandon par sa mère, la mort des grands-parents qui l'ont élevé), il adhéra avec enthousiasme à l'anarcho-syndicalisme et publia dans le quotidien de la SAC (syndicat libertaire suédois) ses premiers textes littéraires et politiques. Cet engagement passionné s'accompagna d'emblée du doute et du désespoir, comme on le voit dans les grands romans qu'il inspira, *L'Île des condamnés* ou *Le serpent*. Autant l'homme fut torturé par la tension entre lucidité et aspirations, autant l'écrivain le fut par l'incompatibilité qu'il constata entre le succès et l'estime de soi, entre le souci de toucher le plus grand nombre et le dégoût pour des mondanités auxquelles il se livra pourtant avec complaisance.

L'anarcho-syndicalisme fut également un révélateur de la vie pour Georges Navel, fils d'une famille prolétaire de Lorraine, ouvrier à Lyon dès l'âge de douze ans. Il y découvrit la fraternité de combat, la culture, le désir d'horizons plus vastes qui ne cessèrent jamais de l'attirer. Épris d'indépendance, il parcourut toute la France en se faisant embaucher pour divers métiers dans la mesure où c'était nécessaire, cherchant l'intensité d'une vie qui ne soit pas perdue à la gagner. Refusant le service militaire, il déserta et vécut durant sept ans sous une fausse identité. Grâce à l'université syndicale et à de généreuses amitiés intellectuelles, il se lança dans la poésie puis dans le récit, cherchant avec difficulté et obstination le genre qui lui convenait le mieux. Son premier récit de vie, *Travaux* (1945), fut le seul qui connut un bref succès. En 1936, il partit à Barcelone s'engager dans la colonne Ascaso, qu'il accompagna brièvement avant d'être rapatrié pour maladie. Il en revint à la fois admiratif et persuadé de l'inéluctabilité de la défaite en raison de l'inorganisation, de l'inexpérience naïve et du manque d'armement des miliciens. Ses réflexions, sur cet épisode comme sur d'autres expériences au sein de milieux libertaires, organisés ou individualistes, sont d'autant plus précieuses qu'elles ne cherchent ni à ménager ni à blâmer et ne sont dictées par aucune amertume personnelle : il se pose en effet en observateur à la fois concerné et distancié, dedans et dehors par rapport aux multiples groupes et courants qu'il a fréquentés. Tant dans l'écriture que dans les choix d'orientation de sa longue vie, Navel eut toujours le souci de ne pas se laisser réduire au déterminisme de ses origines, de ne pas se laisser enfermer dans une seule dimension mais d'explorer tous les possibles, avec pour seule intransigeance son éthique de la liberté.

Mais le parcours le plus étrange est celui d'Armand Robin, génie polyglotte né dans une famille illettrée, qui très tôt se mit à écrire de la poésie et à en traduire depuis une multitude de langues. Artisan indépendant en la matière, il se revendiquait de la « non-traduction » active, formant avec les auteurs un duo « eux-moi » dont la création était

commune : « Ils parlent avant moi dans ma gorge, j'assiège leur gorge de mes mots à venir ».

En 1945, il adhère à la FA qui publie ses *Poèmes indésirables* ; il écrit régulièrement dans *Le Libertaire* des articles ironiques et pamphlétaires. Depuis l'expérience traumatisante d'un voyage en URSS en 1933, il ne cesse de dénoncer avec véhémence l'horreur du stalinisme : famines, extermination, consciences épouvantées, mais surtout l'art du mensonge et du détournement du sens des mots. Vingt ans plus tard, il théorisa ses observations dans *La Fausse Parole*, y ajoutant sa déjà longue expérience des propagandes ordinaires de tous les camps. En effet, pendant la guerre, il fut affecté aux écoutes radiophoniques en langues étrangères, activité qu'il poursuivit ensuite pour lui-même, publiant ses résultats dans des chroniques au journal *Combat* puis dans un *Bulletin d'écoute* qu'il vendait à différentes instances de pouvoirs. Brûlant sa vie par les deux bouts provoquant toutes les autorités, plaçant son indépendance au-dessus de toute autre valeur, il s'épuise dans le labeur et meurt jeune, solitaire et intransigeant.

Certes, ce n'est pas le livre le plus joyeux qu'on puisse consacrer à des vies anarchistes, mais il alimentera la réflexion de ceux qui cherchent à vivre et à écrire en accord avec leurs aspirations, loin du conformisme, des certitudes rassurantes et de toute facilité.

**Annick Stevens**

*Réfractions*, n° 28, printemps 2012, pp. 164-165.